

Autres temps, Les Cahiers du christianisme social, n° 32, 1991-1992. Texte de la conférence organisée par Autre Temps le 22 octobre 1991 à la Faculté de théologie protestante de Paris.

Incarnation, médiation, transmission

Je viens ici avec humilité, n'étant pas un expert en théologie. J'ai avec elle un rapport profane, utilitaire. D'abord, je la considère —c'est une banalité— comme la première des sciences humaines, il semble que tout anthropologue peut en être d'accord. Voici comment, à titre plus personnel, j'ai été amené à me trouver sur les chemins du sacré. D'abord, réfléchissant sur ce qu'était l'intellectuel dans le monde moderne, j'en ai fait la généalogie et suis évidemment tombé sur le clerc, c'est-à-dire l'homme qui fait l'intercesseur entre les valeurs transcendantes et « les travaux et les jours », l'homme médium, celui qui fait lien. J'ai vu en lui l'homme de Dieu et à la fois l'homme d'État dans la maison où il assume les références aux valeurs fondatrices d'une collectivité. C'était déjà m'engager sur les voies d'une réflexion sur le religieux. Réfléchissant ensuite sur l'utopie socialiste, j'ai évidemment et comme tout le monde, repéré là un messianisme sécularisé, dévoyé, comme si l'utopie n'était qu'une phase entre deux moments de religion. Réfléchissant ensuite sur la nation j'ai constaté que l'idée nationale avait été le lieu d'un transfert du mythe royal ; qu'on était passé du corps sacré du roi au corps sacré d'un collectif, un et indivisible, parce que sacré. Et quand j'ai réfléchi enfin sur l'idée de république et de laïcité, j'ai buté sur ces paradoxes que, au fond, la république est une idée religieuse, que la laïcité est peut-être une spiritualité sans Dieu, qu'en tout cas elle ne peut pas vivre sans mystique.

Voilà donc, en partant de phénomènes purement historiques et contingent, comment on se trouve ramené à l'énigme de la croyance. Tout cela est jusqu'ici banal. Cela a été dit par Durkheim, par tous les sociologues, qui avaient cent fois constaté, mais sans jamais l'expliquer, qu'on ne peut exister ensemble sans se consacrer à quelque chose d'infini, ou encore, que la réunion dans un plan de réalité suppose l'union à un plan de réalité supérieur au premier.

Néanmoins, je crois, et là je rentre dans un exposé qui va peut-être vous choquer, que ces phénomènes de croyances, ou de transcendance, peuvent avoir une explication logique; et je dirais même que l'on peut dégager —et c'est ce que j'ai essayé de faire dans un livre qui s'appelle «La critique de la raison politique ou l'inconscient religieux », ce que je crois être un invariant structural des genèses du groupe, que j'ai appelé, en honneur au théorème de Gaudel, l'incomplétude.

Cela veut dire qu'aucun système ne peut se clore à laide des seuls éléments intérieurs au système ; autrement dit que la fermeture d'un

champ, quel qu'il soit, ne peut procéder que contradictoirement, par ouverture à un élément extérieur à ce champ. C'est effectivement de la logique mathématique et l'application de cet axiome de Gaudel au terrain historique et social est extrêmement féconde. Il démontre qu'en termes d'organisation, l'immanence, c'est la mort, puisque aucun ensemble de relations n'est relatif à lui-même, ou alors ce n'est plus un ensemble. En d'autres termes, la mise en transcendance d'un groupe par rapport à lui-même ne fait qu'un avec la délimitation de ce groupe; et pour qu'un groupe se délimite, c'est-à-dire se distingue du chaos environnant, acquière une identité, une stabilité, donc une durabilité, il lui faut se référer à un être réel et symbolique, physique ou mythique, par quoi il s'unifie en communauté. Ce point d'unification est le sacré de ce groupe ; cela peut être un chef, un auteur, un père un testament, une écriture ; en tout cas l'expression «communauté religieuse» est un pléonasme. Autrement dit, il est naturel qu'il y ait du surnaturel ; j'ai ainsi repris à mon compte la vieille expression de «religion naturelle». Alors, voilà qui donne évidemment une autre approche de la finitude. On comprend enfin *pourquoi* l'infini est soudé au corps du fini ; dans la mesure où un fini prend corps, il s'enclôt et il ne peut se fermer qu'en s'ouvrant ; qu'en s'ouvrant à un élément extérieur à son plan de consistance. Traduction en termes non logiques mais moraux : réduite à elle seule, l'humanité va à sa perte ou encore l'humanité est insuffisante, parce qu'elle est séparée d'elle-même ; ce qui peut se traduire en termes d'attitude de conscience : Hegel le disait déjà, «seul l'animal est innocent», l'homme doit se justifier. Dans ma conception, il doit se justifier dans la mesure où il fait groupe, il fait communauté ; le plein, le sentiment de plénitude nous vient toujours d'ailleurs, d'une présence non présente. C'est dire qu'il y a une certaine inhumanité de l'humain, que les doctrines religieuses traduisent en surhumanité. Elles le peuvent car l'homme est ainsi fait qu'il n'est comblé que par l'absence.

Voilà donc ma définition du sacré. Je reconnais qu'on a quelques raisons de ne pas aimer, ce mot d'abord par un emploi très relâché, et aussi parce que *sacré* n'est pas *divin* : mais en tout cas, je vous ai donné ma construction logique de cette notion, qui n'est pas l'attribut ou la propriété d'un Être mais bien plutôt un certain rapport entre une communauté et l'Être, personnel ou non, par lequel elle se vit comme communauté. Cette mise en rapport d'un élément transcendant avec un plan d'immanence, cette relation établie entre un texte de fondation et une communauté, c'est le travail de la *médiation* : c'est le rôle de l'homme plus spécialement chargé par son groupe de relier les aléas du quotidien avec la Valeur, le Héros fondateur, ou les Saintes Écritures.

L'aporie sociale, c'est que le groupe est impuissant à s'apparaître en transparence à lui-même comme totalité fondée. C'est ce qui fait de l'intermédiaire la cheville ouvrière du groupe : la non-immédiateté de l'ensemble social déplace le noyau dur de l'énigme du collectif (comment ça se fait qu'il y a du groupe, comment ça se fait qu'il y a du lien ?) sur la

figure du *médiateur*. Alors, médiologie, que cela signifie-t-il ? Je reconnais que c'est un mot ambigu et peut-être mal venu, parce qu'il y a confusion avec média, mass média, alors que le problème est beaucoup plus radical ; et puis il y a toutes sortes de logies : on peut avoir la logie de l'astrologie ou celle de l'ethnologie, il ne faut pas confondre une fausse science avec une discipline. Je ne sais pas ce que l'avenir fera de la médiologie. Je précise en tout cas ce que j'entends par « médio » ; médio c'est pour moi l'ensemble des corps intermédiaires, c'est l'entre-deux, entre un être intelligible et ses effets sensibles, mondains ou politiques. Jules Lagneau, qui était idéaliste, un grand professeur à la fin du siècle dernier, disait : que peut le pur esprit s'il ne commence par se donner un corps pour agir sur les autres corps ? Un corps, qu'est-ce que ça veut dire ? D'abord, une lettre un corps typographique, dans le cas de la transmission écrite et imprimée, ce qui implique une prise de matière, avec un support physique externe ; mais un corps, c'est aussi une organisation collective, c'est-à-dire une école, un club de pensée, un réseau mais aussi une secte, une église, bref, une institution au sens où l'on parle des corps de l'État ; puis un corps c'est aussi une tradition, une mémoire, c'est-à-dire une chaîne de transmission susceptible de véhiculer de générations en générations le corps d'un message.

Vous voyez que « médio », ce sont l'ensemble des corps intermédiaires qui concrétisent une abstraction, qui font qu'un verbe se fait chair, qu'une idéologie devient force matérielle, qu'une parole fait événement. Tout moyen d'efficacité symbolique, par quoi un mot, une image, un signe agit comme une force et déplace des forces. L'immatériel produisant des effets matériels, ça semble quelque chose de tout à fait naturel, mais, moi, je m'en étonne, puisque l'étonnement est le commencement de la philosophie. Je trouve cela absolument ahurissant et je demande à comprendre, mais cela nous paraît tellement naturel que nous sommes habitués à penser qu'il n'y a rien à comprendre. Il est vrai que j'avais déjà été surpris de découvrir un praticien du pouvoir dans l'intellectuel, un homme tout à fait pratique et pas très sympathique ; autrement dit, que les grands médiateurs sont de grands organisateurs, ce qui était déjà une façon de relier la question de l'organisation avec la question de la transmission. Un éducateur est un conducteur d'hommes ; et Calvin était un intellectuel et un éducateur, mais il était aussi un homme de pouvoir et même un homme de fer. Le protestantisme m'intéresse parce qu'il m'oblige à aller aux limites de mon système d'explication. J'y reviendrai.

Qu'est-ce que la médiologie ? C'est une certaine façon de problématiser les solutions chrétiennes et la première des solutions chrétiennes qui est pour moi la plus opaque et la plus éclairante à la fois (dans la mesure où elle code le grand mystère humain), c'est le dogme de l'incarnation. La figure du médiateur par excellence, le médiateur unique et singulier, le Christ —« Nul ne va au Père que par moi »— et donc le médiateur insurpassable, universel et normatif du salut.

Je ne vais pas faire ici l'histoire du dogme de l'incarnation qui est une histoire politique et théologique compliquée. Je ne vais pas vous parler du Concile de Nicée — en tout cas juste dire que c'est tout de même une question (celle du médiateur) liée à l'espace occidental dualiste. Je pense qu'en Chine, cosmologie unifiée, cosmologie organique, tous les espaces sont médiumiques, autrement dit qu'on n'y a pas besoin de combler le fossé entre l'âme et le corps, la matière et l'esprit : tout est esprit. Je dis ça pour montrer que la formidable révolution chrétienne est une révolution rendue nécessaire par le dualisme platonicien qui a formé la pensée occidentale.

Ce qui me semble étonnant dans l'incarnation, et prometteur pour le médiologue, c'est ce que j'appellerai le « sacre du honteux ». Le Christianisme a donné au corps un statut ontologique crucial, ce qui fait du Christianisme une véritable hérésie hellénique. La matière sauve, c'était un scandale. L'ancienne prison qu'a été le corps pendant mille ans de pensée hellénique ou hellénistique devient ainsi, non pas ce dont les âmes s'affranchissent, mais ce par quoi le salut de l'âme arrive. Là me semble être le génie du Christianisme.

Le corps comme moyen de communication avec l'Éternel, le corps comme moyen de délivrance, c'est évidemment le Christ de l'Évangile, mais c'est aussi, saint Paul. Je n'ai peut-être pas le même saint Paul que vous, celui de la grâce, du salut par la foi ; moi, j'ai le saint Paul « matérialiste ». Ce n'est d'ailleurs peut-être pas tellement différent ; j'interprète le Christianisme comme une religion matérialiste, comme la médiologie est un matérialisme religieux : nous sommes faits pour nous entendre ! Un matérialisme religieux, dans la mesure où je refuse la pensée binaire, c'est-à-dire le signe et la chose, l'âme et le corps, l'intérieur et l'extérieur : l'important, c'est de « ponter », c'est-à-dire de les faire se croiser et se féconder l'un l'autre. Mais saint Paul est tout de même un homme qui a souligné extraordinairement l'aspect physique de la spiritualité : il exhorte les Chrétiens à offrir leur corps mais il a aussi cette conception de l'Église comme corps du Christ, dont les Chrétiens sont les membres ; il a toute une thématique de la communauté en tant que corps. Ce n'est pas une métaphore, mais une réalité littérale, car il ne sépare pas le matériel du spirituel. Ainsi, par exemple, la présence réelle, le pain et le vin, dont il fait la présence spirituelle de la chair et du sang. Et saint Paul disait aussi des apôtres qu'ils étaient une lettre du Christ, écrite non avec de l'encre mais avec l'esprit du Dieu vivant (d'ailleurs épître et apôtre, en Grec, c'est le même mot). De façon hétérodoxe, très imaginaire, je vois donc dans saint Paul l'homme qui développe cet aspect anti-hellénique du Christianisme, à savoir que l'esprit n'existe pas en dehors du corps, comme le Chrétien n'existe pas en dehors de sa communauté, ce qui veut dire que la foi est collective ou n'est pas.

Pour moi, ce sont les corps qui pensent, et non l'esprit. Il y a eu une exploitation politique de cette notion de corps puisque malheureusement, un corps ça a une tête et que la tête commande : le corps du Christ est l'Église, qui a une tête, donc une hiérarchie, et là, à côté de la justification par la foi, il y a déjà l'implantation d'une monarchie. En tout cas, j'ai

retenu de la diffusion de christianisme (là, vous n'êtes pas d'accord, sinon vous n'existeriez pas en tant que Protestants) que transmettre c'est soumettre, organiser c'est hiérarchiser. C'est structurer un « être ensemble » car la montée vers Dieu se fait ensemble : les actes liturgiques, les chants en commun... D'emblée la transmission chrétienne est une transmission politique, à la fois communautaire et tout de suite hiérarchique. Quoi qu'il en soit, le mystère de l'incarnation, se détache comme la plus grande révolution que nous ayons connue dans l'histoire des deux millénaires passés. C'est par lui qu'il y a une ère chrétienne et un Occident. Cette civilisation n'est pas comme les autres, d'abord parce qu'il y a des images dans l'Occident monothéiste alors que les deux autres monothéismes excluent l'image ; il y a une intercession figurative possible : nous sommes la civilisation de la peinture, du cinéma et aujourd'hui de la vidéo, un peu à cause de l'incarnation. L'Islam et le Judaïsme n'ont pas été les voies de passage de cette invasion idolâtre, qui aujourd'hui prend la forme d'une punition, mais il faut bien dire que même si le Christianisme, à ses débuts, a condamné l'image, dès qu'il est arrivé au pouvoir, il a trouvé que l'image était nécessaire, après le IV^e siècle.

Nous avons aussi été, comme civilisation de l'incarnation, le lieu du développement de la science physique. Pour les Grecs, il était impensable de faire la science de ce qui bouge, la science de la vie ; pour eux, il n'y avait de science que de l'immobile, il n'y avait de science que mathématique. S'il y a eu pour nous une physique mathématique, c'est parce qu'il était concevable de chercher une rationalité dans les choses, puisqu'un verbe s'était fait chair dans un individu ; il y avait derrière la chair des apparences, un verbe spirituel ou rationnel. L'apparence faisait sens. Et puis l'incarnation a permis cette « admirable » institution qu'est l'Église catholique. Je dis admirable pour la solidité, la longévité, la continuité et l'efficience : ce qui m'intéresse, me retient, dans la formation protestante, ce qui m'oblige à me mettre en question, c'est que vous êtes en quelque sorte le démenti à ma thèse, apparemment. Je m'explique : de même que le Christianisme primitif a été l'intrusion d'une médiologie forte dans un monde à médiologie pauvre, c'est-à-dire l'intrusion de toute une batterie d'intermédiaires entre le sens et les choses, le protestantisme a été l'intrusion d'une médiologie très resserrée dans une religiosité aux médiations trop riches. Ces organes de transmission qui s'appelaient la Vierge, les anges, les saints, les martyrs, les prêtres... vous vous en êtes dispensés et pourtant la transmission s'est faite et se continue. Vous avez supprimé les courroies de transmission et il y a eu tradition, c'est-à-dire héritage. Voilà qui étonne et mérite l'hommage, voire un pas de réflexion pour le médiologue.

Deuxième paradoxe médiologique : vous avez séparé la foi de la religion. Pour vous, le primat de la conscience individuelle fait de l'Église un simple moyen et non une fin en soi. Or, ma thèse, c'est que l'ecclésiologie allait aboutir à la formation de la théologie catholique, que ce sont les contraintes d'organisation qui ont amené à sélectionner parmi les dogmes,

les dogmes les plus compatibles avec la meilleure organisation possible. Or, quand on prend pour autorité l'Écriture et la foi, le messianisme ecclésial saute et l'Église n'est plus ministre de la médiation du Christ. Vous êtes la plus laïque des religions et cependant cette religion existe. Mais vos qualités sont peut-être devenues des problèmes. Pourquoi ?

Vous connaissez ma petite tripartition.

Premièrement, la *logosphère*, âge de l'oral, de la révélation orale, comme toutes les grandes révélations religieuses, et posée néanmoins dans un texte (pour nous, l'Ancien et le Nouveau Testament). Cet âge de la logosphère (« logos » sous le sens à la fois hellénique et joannique du mot, la raison des choses, le souffle vital, l'esprit du monde), c'est quelque chose qui a caractérisé le monde des transmissions jusqu'à la naissance de l'imprimerie ou *graphosphère*, c'est-à-dire le remplacement du livre sacré par les livres, jusqu'à l'apparition de ce que j'appelle la *vidéosphère*, issue de la mécanisation de l'image et aujourd'hui sa numérisation.

Chacun sait que Luther est un fils de Gutenberg, chacun sait que la Réforme est plus une religion de la lecture qu'une religion du livre, religion de la transmission écrite, religion par le texte et l'exégèse, par la récitation publique ou plus exactement par l'assimilation privée. Nous ne sommes pas, aujourd'hui, dans cette sphère. Est-ce que le protestantisme ne souffre pas de ce qu'on peut appeler la contre-réforme cathodique, c'est-à-dire de la prééminence donnée à l'image, au visuel, à l'affectif, avec tout ce qu'a de monarchique et d'autoritaire la transmission des images ? Le protestantisme est religion du symbolique, le catholicisme plutôt religion de l'imaginaire, proche du magique et de l'affectif, plus proche du corps et donc plus visible. La carence de visibilité n'est-elle pas aujourd'hui un problème pour une religion qui a baigné dans le signe écrit ?

Deuxième question : le protestantisme, solution du moindre mal ?

C'est peut-être plus une leçon : quand j'ai dit que les religions évangéliques étaient moins organisées que la religion catholique, j'ai été un peu vite. Puisqu'il existe un organigramme, des conseils, des synodes, des assemblées synodales, il y a bien une hiérarchie protestante. Mais ce qui me semble tout à fait respectable et intéressant pour un médiologue, professionnel de l'organisation et de la transmission, c'est qu'il s'agit d'une hiérarchie ascendante et non pas descendante : elle fonctionne par élection et non pas par la nomination. Cependant, il me semble que le calvinisme et le luthéranisme n'ont pas échappé à la nécessité de l'orthodoxie, c'est-à-dire à la nécessité de la relation d'ordre. Peut-on penser un vivre-ensemble organisé qui ne soit pas habité par un rapport hiérarchique, par un rapport d'obéissance et de commandement ? Il faut une institution pour échapper à la barbarie de l'instant, à la barbarie de la force, il faut une institution pour la durée.

Peut-il y avoir une institution sans clôture et donc sans aliénation, peut-il y avoir institution sans orthodoxie ? Il est possible que vous ayez historiquement trouvé la réponse du moindre mal. Il me semble un peu trop facile de dire que les fondateurs —Luther ou Calvin— n'ont pas été des fondateurs d'orthodoxie. On s'empressera alors de charger Bèze, de même

qu'on a chargé saint Paul ou que les marxistes ont chargé Lénine. On fait alors porter aux successeurs le péché de l'exclusion, de la hiérarchie, du dogmatisme. Il y a eu Michel Servet, c'est-à-dire qu'il y a eu instauration d'une loi, d'une magistrature, d'une discipline, avec sanction, règlement, excommunication. Les décisions des pasteurs, à Genève, au XVI^e siècle, étaient exécutoires, il y avait un bras séculier. Bref, tout n'était pas pneumatologique, charismatique, il y a eu aussi des contraintes organisationnelles fortes. Il me semble cependant qu'en cette dialectique du clos et de l'ouvert, de l'immanence et de la transcendance, vous, protestants, avez trouvé le degré d'ouverture optimal. Je suis personnellement admiratif devant le fait qu'une confession, une foi qui donne autant la primauté à l'individuel et à l'intériorité, ait pu durer, se transmettre, se répandre et s'instituer sans confisquer les libertés intérieures. Il y a là quelque chose qui me semble tout à fait exceptionnel. Il n'y a pas à ma connaissance, de statue de Galilée à Rome mais les calvinistes du début de ce siècle ont érigé une statue expiatoire à Michel Servet près de Genève : voilà, pour le républicain et le démocrate que je suis, quelque chose qui signe l'originalité protestante.